

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 38

Artikel: Marc-Henri en Franche-Comté
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220528>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES JOURNÉES DU BÉTAIL AU COMPTOIR

EH ! rassurez-vous, nous ne voulons nullement vous faire une description détaillée et savante des superbes animaux qui ont été et seront amenés aux concours du Comptoir. Nous en serions incapables.

Ce que nous voulons relever, c'est l'intérêt particulier que suscitent ces manifestations agricoles. Et ce ne sont pas les paysans seulement qui y accourent en foule, ce qui est très naturel. Les citadins, en dépit de leur générale incompétence, ne sont pas moins friands de ces spectacles.

Il va sans dire que ce ne sont pas de semblables raisons qui attirent paysans et citadins. Les premiers sont surtout préoccupés des questions de rapport. S'il s'agit de taureaux, c'est-à-dire de reproduction; pour les vaches, c'est le rendement en lait; pour les bœufs, c'est le rendement en travail et en viande. Aux moutons d'approvisionner le marché en laine et en gigots et côtelettes. Le veau donne de bon rôti et de succulentes côtelettes; il se laisse même rouler en appetissantes poppiètes, que nous appelons ici fricandeaux.

C'est ce côté culinaire de la question qui paraît plaire le plus au citadin. Lorsqu'il parle de bœuf, le citadin voit tout de suite et hume le fumet d'un rosbif roussi à point et arrosé d'une sauce veloutée, encore qu'il soit exposé, dit-on, à manier parfois, sous le nom de bœuf, du taureau ou de la vache. Si celle-ci n'est pas enragée...

Tout ceci explique la vogue particulière des concours de bétail, dans notre canton, essentiellement agricole.

Il va sans dire que les beaux produits de nos champs, de nos forêts et de nos vignobles n'ont pas une moindre ni moins juste popularité.

Nous avons parlé de taureaux, un peu plus haut. A ce sujet, une anecdote pour terminer.

C'était à l'Exposition nationale suisse d'agriculture, à Lausanne, en 1910. Ceux qui ont visité cette superbe manifestation lui gardent un fidèle souvenir.

Le dimanche, on avait organisé un culte. Une chaire décorée de verdure et d'une bannière fédérale, avait été dressée au bas de la pente gazonnée qui descend du petit bois. Les auditeurs, échelonnés sur la pente faisaient face au lac. Le culte, dont avait été chargé un de nos pasteurs les plus sympathiques. Les auditeurs étaient tout oreilles, sinon tout yeux, car en bas, sur la place, le jury terminait ses travaux, en examinant encore quelques beaux spécimens de taureaux attachés à une barrière. Soudain, l'un de ces animaux, de taille très respectable, se fâche, ils sont coutumiers du fait. Il tirait sur sa corde, labourait le sol de ses sabots et cherchait à enlever la barrière avec ses cornes. Déjà celle-ci s'était ébranlée et l'on voyait le moment où la corde allait céder. Plusieurs auditeurs du culte prirent peur et s'enfuirent se réfugier dans le bois, au grand étonnement du pasteur, qui, tournant le dos à la place, n'avait rien vu des agissements de l'animal furieux.

La crainte du taureau est le commencement de la «frousse».

J. M.

Mes lorgnons. — Dans le fond, cher maître, pour quoi vous faut-il trois lorgnons ?

— Voilà : j'emploie le premier pour lire, le second lorsque je ne retrouve pas le premier, et le troisième, qui m'est le plus utile pour chercher les deux autres !



LA MAIDZERI

Ez'affére sant vagnâite tot parâi bin pe défecilo du lè z'autre iâdzo. Lâi avâi pas fauta de tant recordâ po itre mâdzo. Cein s'appregnâi quasut tot solet. L'êtai on don. On pouâve fêre guéri lè malâdo s'on avâi clli don. S'on l'avâi pas, l'êtai tot po rein. Adan l'êtai bin plie quemouido. Du que la maidzéri l'êtai on don, pas fauta de tant recordâ quemet ora, quê vo prégânt le mao, que vo lè tsappliant, vo lè recausant, vo lè dépiautant, vo lâi saillant lè boui, lè tripe, lô freccasson, la ritâ, lô tsin, lô fêlin, po vêre que lâi a dedein, po s'appreindre à tsavon. Dein clli temps, rein de tot cein. On avâi lo Grand-Grimoire que guieressâi tot : lo misérere, lo malet, la pourmonie, lo décret, la gratta, lè rontu, lè clliotsion, lè novieint, lè soriau, lè mouet, la fivra quartanna, tant qu'à la moo sebattanna. Lè remido de clli temps que vo dio l'êtant fê ein patois ào bin ein français, na pas ein latin que met ora, que lo diabliio lâi vâi gotta. On n'avâi pas fauta de tant de clliâo z'apotiquero po atsetâ dâi remido. On avâi à l'ottô tot cein que fallâi. Accutâ-vâi lè remido que ié trovâ su on vilhio papâi de lâi a mé de dou ceint z'an :

Pour le mal de dents des enfants, prenez un vieux coq et lui coupez la crête, et du sang qui en sortira, frottez-lui les gencives.

Et lo papâi dit : *Ce remède est garanti.*

Et stisse que n'ê pas défecilo à fêre :

Pour la colique, prenez de la fiente de chat en poudre — (è-te lo tsat que dusse itre ein puf-fet ?) — dans un verre de vin blanc et couvrez le malade. Il sera guéri. Ce remède a été expérimenté.

Vo z'ôude bin : *Ce remède a été expérimenté !*

Et pour la goutte, prenez 3 ou 4 pattes de taupe et les mettez en jarretières. Portez-les toujours.

Clli que lâi a cein écrit lâ beta dêso :

Remède assuré.

Et dâi mouï dinse, que porri vo dere tant qu'ai recor de l'an que vint.

Ora, allâ lâi queri dâi remido que sant assurâ. Mâ, on pâo pas cîn itre maul'ebâhia : lè dzein d'ora ne crâyant à pe rein et lè vilhio remido lâo fânt pas mé que mon blântset de melâna. Avoué cein que lâi z'apotiquero fânt tot esprêt po immouella lo commerce.

Po vo lo dere, vo vu racontâ clliaque que lâ arrevâie à Djan à Babineau l'autrhi.

L'avâi adi dâi coup de frâi su l'estoma. Adan, vaitc que lâi dein la montra d'onna boutiqua, onna pancarta que sè desâi dinse :

MIXTIOLINE

Plus de refroidissements. La bouteille 1 fr.

— Tè, sè peinse Babineau, vaitc mon affére, avoué mè coup de frâi !

Va dedein, bâille son franc, preind la botolhie, et s'en va.

Doû dzo apri, ie revint :

— Dite-vâi ! que fâ dinse ào boutequan, voûtron remido lè de la coffiâ. L'ein é prâi hier à né : ié quasus sobrâ. L'estoma, la guierguetta, lo fêtu que va avau, lo dedein dâo mor, s'étant appédi lè z'on âi z'autre que pouâve po rein socclâ. Se n'ê pas ma fâi cru que l'êtai lo bet ! Ein su oncora tot fliapi !

— Quemet, lâi fâ lo martchand de droûgue ! Vo lâi bussa ! N'êtai pas po bâire. L'è on affére que lâ dâo caoutchouc et que sè à embardoufyâ lè solâ po pas que teréyant l'iguie, que cein vo baillé frâi âi pi.

Et vaitc ié remido de vouâ !

Marc à Louis.

MARC-HENRI EN FRANCHE-COMTÉ

DANS ce pays de hauts plateaux balayés par les vents, les bicyclettes filent à bonne allure. Un lumière pâle fait miroiter les flaques d'eau et les petites rivières qui toutes s'en vont vers le Doubs. Puis le sol s'abaisse, la pente devient plus raide et, peu à peu, la route s'accroche à une paroi rocheuse inondée de soleil.

— Tonnerre ! s'écrie Marc-Henri, en descendant de machine, quelle tiède il fait par là ! Je n'y tiens plus, ma parole !

Il enlève son veston, son col, sa cravate, relève ses manches de chemise et s'éponge le front.

Le paysage est grandiose. Les sommets abrupts se succèdent à l'infini, en s'abaisant vers l'ouest où l'on devine la plaine immense, tandis qu'au fond de la vallée, la Loue précipite, en cascades, ses flots pressés.

Il signale à mon compagnon, une grotte gigantesque dont l'orifice fait un trou noir au-dessus des jeunes hêtres. Mais lui, s'épongeant toujours le front, me répond en désignant la haute paroi de pierre qui domine la route :

— Regardez-voir ces rochers, quels morceaux ! Rien que de les contempler, ça me donne la soif !

Et son œil cherche en vain une petite pinte dans ces gorges sauvages où l'on rencontre, de temps à autre, une automobile.

La route continue à décrire ses courbes, puis les collines boisées apparaissent, et aussi les vergers avec les premiers vignobles. Peu à peu la rivière s'élargit. Elle ne bondit plus au-dessus des rocs ; c'est à peine si, de temps à autre, elle saute un barrage. Cela fait une petite chute et un remous, après quoi les flots pressés reprennent leur cours habituel vers les collines souriantes, là-bas, tout là-bas, vers la plaine.

Marc-Henri a pris les devants. Bientôt je l'aperçois marchant à côté de sa bicyclette pour gravir une petite côte et discutant avec un paysan, lequel porte une faux sur l'épaule.

Cette fois Marc-Henri est heureux. Il peut donner libre cours à ce besoin qu'il a de fraterniser avec ses semblables. Citoyen de la libre Helvétie, membre actif ou passif d'une douzaine de sociétés, syndic de sa commune, conseiller de paroisse et député, il se doit de connaître l'opinion d'autrui sur les gens et les choses qui l'intéressent ; c'est pourquoi je le vois gesticuler, s'arrêter brusquement, examiner son interlocuteur et lui mettre la main sur l'épaule.

Comme j'arrive, je l'entends dire à son compagnon :

— Alors, comme ça, vous ne faites qu'un sulfatage ?

— Oh ! répond le paysan franc-comtois, c'est selon !

Puis montrant un parchet de vigne retenu par un mur de pierres sèches, il ajoute :

— Voyez, c'est un plan robuste. Au printemps, on gratté un peu la terre, ensuite on ébourgeonne et on laisse croître. Un sulfatage suffit, quelquefois deux et la récolte vient sans qu'on s'en occupe. Je ne dis pas que notre vin vaille du Mâcon ou du Beaune, mais quoi, c'est un joli vin tout de même, un vin qui a du corps et qui vous émoustille toujours un peu !

Marc-Henri me poussa du coude :

— Regardez-voir ça, ils ont même économisé la paille de lève. Ça vient là, au petit bonheur, ça a de jolies grappes et pas trace de mildiou !

Brusquement une petite auberge surgit au bord du chemin.

Se souvenant qu'il avait soif, Marc-Henri déclara :

— Moi, je ne fais pas un pas de plus, sans boire un verre. Qu'en dites-vous ?

— Oh ! fit le paysan franc-comtois, on est toujours là quand il s'agit de prendre un coup de vin !

Nous voici tous trois installés dans la salle à boire, autour d'une table branlante et assis sur des chaises dépareillées. Je m'aperçois que cette salle à boire sert aussi de cuisine puisque le fourneau-potager est installé sur l'âtre et qu'un râtelier expose, contre la paroi blanche à la chaux, sa vaisselle de terre cuite.

— Eh bien, dit Marc-Henri, au moment où l'hôtesse — une robuste paysanne à l'accent chantant — fait son apparition, eh bien, que vendez-vous de bon ?

— Tout ce que vous voudrez, messieurs, tout ce que vous voudrez !

Alors, apportez-nous un litre d'Arbois !

Quand le vin, d'un rose clair, se mit à pétiller et à répandre son fumet, Marc-Henri se hâta de trinquer. Il avala le premier verre d'un coup en poussant un « ah » de satisfaction. Au second, il y eut une pause. Ce n'est qu'au troisième qu'il fit claquer sa langue en déclarant avec conviction :

— Fameux !

S'étant rafraîchi, il offrit des cigarettes et chercha à mettre la conversation sur le chapitre de la politique.

— Alors, dit-il à son voisin, ça va, par ici, les affaires !

— Oh ! pas trop mal, répondit celui-ci, on vend son blé, son lait et son vin. On élève le bétail et l'on tape dur à l'ouvrage. On gagne gros, mais la vie est chère et les impôts augmentent.

— Oh ! pour ça oui, on sait toujours où nous trouver pour payer les impôts. Moi qui vous parle, j'en ai mon paquet, allez !

— C'est-y alors que vous êtes un gros propriétaire ?

Prudemment, Marc-Henri éluda la question :

— Et qu'est-ce qu'on dit, par chez vous, du changement de ministère ?

— Oh ! là, on ne dit rien, rien de rien. La roue tourne ; Poincaré, Herriot, Poincaré. C'est deux politiques, laquelle vaut le mieux ? Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander !

— Oui, oui, répond Marc-Henri, c'est en règle, vous ne voulez pas prendre parti. Je comprends ça. Cependant, quand vous votez, vous êtes bien obligé de vous rattacher à un groupe que diable ! Bloc national ou Cartel des gauches ?

— Moi, ajouta le paysan franc-comtois, je vous l'ai dit, je ne fais pas de politique. Je cultive ma terre, je vends mon blé et j'élève mon bétail. Quant au reste, je ne m'en soucie guère ; ce n'est pas mon affaire.

— Tonnerre de gaillard me dit Marc-Henri dans l'oreille, saura-t-on jamais de quel bois il se chauffe ?

Nous nous quittons. « Suivez toujours la grande route, nous dit notre homme. Après la montée de Tarcenay, il ne vous reste qu'une dizaine de kilomètres avant Besançon. »

A la tombée de la nuit, nous sommes arrivés

dans la capitale de la Franche-Comté. Le soleil couchant faisait miroiter les eaux calmes du Doubs dominé par de hautes collines crénélées. Les rues étaient très animées et déjà les lumières brillaient aux devantures des cafés.

Après quelques minutes d'hésitation, Marc-Henri se décida pour l'Hôtel de l'Europe. Il y retint sa chambre et, après un brin de toilette, on le vit pénétrer dans la vaste salle à manger où les dîneurs s'attardaient autour des nappes blanches.

Je le suivis. Nous nous assimes et le garçon apporta le menu que mon compagnon examina d'un air de parfait connaisseur.

— C'est bien, dit-il en rendant la carte d'un geste large ; faites ajouter, en supplément, des truites meunières.

— Bien monsieur !

Et le garçon disparut.

Ce soir-là, Marc-Henri mangea de grand appétit. Quand vint le dessert, il songea que sa femme et ses enfants — lesquels soupaient d'une assiette de soupe et d'un plat de pommes de terre bouillies avec du seré, en compagnie de Fritz, le domestique argovien et de Frida, la petite bonne du Simmenthal — méritaient bien de recevoir de ses nouvelles. S'étant pourvu de cartes postales et de timbres, il écrivit :

« Ma chère Louise. Nous faisons un beau voyage. La santé va bien puisque nous ne buvons que de la limonade entre les repas. N'oublie pas de dire au cousin Auguste de faucher le seigle des Noyerettes. Il doit être assez mûr. Demain nous partons pour la Bourgogne où je compte bien acheter une boîte à sulfater. Bonnes amitiés à tous. Marc-Henri. »

Ayant demandé l'addition, il la parcourut d'un œil satisfait puis commanda une bouteille de « Moulin-à-Vent ».

Je protestai, criant que c'était beaucoup trop, mais lui, croyant que je songeais au prix, me dit à voix basse :

— Voyons, à seize francs, ce n'est pas la peine de s'en priver. En définitive, ça ne fait que..... Enfin, ce n'est pas la peine d'en parler, ajouta-t-il, au moment où le garçon remplit nos verres. — *Jean des Sapins.*

Au tribunal. — Un paysan madré désirant connaître l'issue d'un procès qu'il veut engager, se rend chez son avocat et le met au courant du litige.

— Certes, lui répond l'avocat, votre cause est excellente et nous ne pouvons pas la perdre.

— Fort bien, dit le paysan : en ce cas je ne plaide point, car je vous ai exposé la cause de mon adversaire.

TOUT BAISSE !

Chacun m'accordera que je dis la vérité, en disant que tout baisse ; le baromètre, la température, le franc, les bénéfices, les naissances, la moralité et la vue des gens. Pour cette dernière, je n'en veux pour preuve, que le grand nombre de ces super-lunettes rondes et immenses qui caractérisent sur tous les nez.

Le baromètre, lui, s'il baisse, c'est son affaire ; la température, c'est la faute de ceux qui sont allés découvrir le pôle et qui sont repartis sans le recouvrir ; le franc, ce n'est pas la faute de Monsieur Poincaré qui se donne assez de mal pour le faire remonter ; les naissances, alors, si elles baissent, c'est un peu la faute de tout le monde, des gens d'abord, de la température ensuite, du franc et de tout le reste. La moralité descend en proportion de la montée des jupes qui, elles, sont, avec les impôts, les seules choses qui montent. La vue des gens baisse en proportion de la croissance des exigences de la mode, qui veut que l'on porte des lunettes (et combien décoratives), pour être select. Les bénéfices, eux, ne font que suivre le mouvement.

Comme, maintenant, le jour baisse à son tour, je vais profiter de la demi-obscurité, pour méditer sur le moyen de faire remonter toutes ces choses. Si mon intelligence obtuse ne baisse pas trop, peut-être trouverai-je ce moyen et, alors, je vous en ferai part, ne voulant pas garder pour moi seul une aussi belle occasion de faire fortune !

Pierre Ozaire.

LA COMPRESSE

Jeanne était si heureuse, presque tout à fait heureuse. Un point noir troubrait peu de chose en vérité : Paul ne prenait pas au sérieux son talent de garde-malade. Cela lui était pénible, car, si elle avait fait ses études de garde, soigné des blessés durant la guerre, recueilli des enfants rachitiques au lendemain de l'armistice, cela valait qu'on s'en souvint. Elle faisait à Paul le sacrifice de cette vocation joyeusement, sans doute, mais Paul n'avait pas l'air de s'en rendre compte.

— Ma chérie, lui disait-il, vous êtes mon plus cher trésor. Que je voudrais être sûr de vous rendre heureuse, de savoir vous donner la paix, le confort, l'aisance que vous méritez !

— Mais Paul, mon ami, vous savez bien que je n'ai pas besoin de confort, que toute ma joie se riait de me dévouer pour vous, de vous entourer, de vous soigner.

— Me soigner, merci ! — disait Paul en riant. Vous m'arrangez bien !... Et puis, mignonne, ne pensez pas tant à ces histoires de dévouement, de malades, de soins. Tout cela vous rend soucieuse. Je veux votre joie, votre sourire. Vous verrez comme vous serez heureuse dans le doux nid que je vous prépare, vous ne vous inquiéterez de rien et vous n'aurez qu'à être gaie, à vous reposer, à chanter comme il vous plaira.

Ces tendres entretiens laissaient Jeanne mélancolique. Ce beau, ce bon, ce tendre Paul, la comprenait-il vraiment ? Savait-il ce que vaut un cœur de femme aimant et dévoué ? N'apprécient-il jamais sa compagne à sa véritable valeur d'aide, de soutien, de sœur de charité ? Aurait-elle abandonné pour lui son apostolat sans qu'il eût aucun vrai besoin d'elle ? Mais peu à peu la paix reprenait au cœur de Jeanne. C'était bon tout de même de se sentir aimée et protégée comme elle l'était... En somme la vie avec ses difficultés se chargerait de lui livrer Paul dans sa faiblesse d'homme réduit à chercher refuge auprès de la femme souriante et forte qu'elle était. Certains jours elle oublierait même la déception d'amour-propre qui avait accompagné la joie de ses fiançailles et elle s'égayait sans arrière-pensée, toute à l'élan de sa vie nouvelle.

Comme l'automne était d'une douceur merveilleuse cette année-là, ils décidèrent de faire leur voyage de noce à la montagne.

— Et puis, vous savez, mon chéri, disait Jeanne, un coin tout ce qu'il y a de plus simple, où nous serons bien l'un à l'autre, où je pourrai vous dorloter, vous soigner, vous gâter sans témoin gênant.

Cette fois-ci, Paul se rendit et renonça pour son amie au confort moderne des palaces.

— C'est vous, ma chérie, qui direz où vous voulez aller. Je serai heureux de vous y conduire, où que cela soit.

— Menez-moi donc dans un petit trou ignoré, où il n'y aura plus de voyageurs, plus de pensionnaires, personne pour gâter notre plaisir...

— Encore, faut-il trouver une auberge ouverte ! En automne, vous savez bien, les hôtels sont fermés.

Ils se décidèrent pour la gentille auberge de X. en plein pâturage. Jeanne y avait fait autrefois plus d'un séjour d'été. En cette saison, il n'y avait plus guère de voyageurs. Avant de prendre leurs quartiers d'hiver, les tenanciers restaient encore quelques jours sur l'Alpe afin de mettre de l'ordre et de préparer leur retour du printemps suivant.

Non sans hésiter, ils consentirent à recevoir le jeune couple. « Nous ne ferons aucun embarras, écrivait Jeanne, s'il le faut, nous prendrons nos repas avec vous à la cuisine »... Les braves gens avaient cédé.

Un soir, Jeanne et Paul arrivèrent. C'était au lendemain de leur mariage. Ils apparaissent au seuil de l'auberge, le teint encore animé par la marche, tout rayonnants de joie et de santé : une image du bonheur. La soirée était belle, tiède, avec des souffles frais, d'une pureté sans brume.